Anne Cuneo

Station Victoria

roman

camPoche

« Station Victoria »,
Prix Bibliothèque Pour Tous 1990,
a paru en édition originale en 1989
chez Bernard Campiche Éditeur, à Yvonand,
et, en 1998, aux Éditions Denoël, à Paris

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion
de livres de poche suisses en langue française

« Station Victoria »,
cent quatre-vingt-deuxième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édition revue et corrigée par l'auteur,
le vingtième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Marie-Claude Schoendorff,
Dieyla Sow, Daniela Spring et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Henriette Grindat (1954),
© Pro Litteris, 2007
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck,
une entreprise du Groupe CPI
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 978-2-88241-182-2
Tous droits réservés
© 2007 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

Dans notre jeunesse, nous faisons tourner la roue de la fortune avec l'énergie que nous mettrions à faire un double saut périlleux sur des barres parallèles. Tôt ou tard, chacun de nous touche son gros lot. Car ce que nous savions, ce que nous faisions à quinze ans détermine ce que nous deviendrons. La seule chose irréparable c'est de n'avoir pas su prendre congé de ses parents au bon moment. Pendant ces années-là, quarante-huit heures peuvent décider d'une vie, et le destin se matérialise comme les cristaux dans une suspension.

WALTER BENJAMIN

CE TEXTE est une traduction. Je l'ai écrit en anglais, une langue étrangère. Encore plus étrangère que le français. Pour communiquer avec quelqu'un d'aussi britannique que Victoria E. Brown, il n'y avait pas d'autre moyen. C'est une grande voyageuse, mais elle parlerait plutôt indien ou sanscrit que français.

« Napoléon », observe-t-elle en repoussant une mèche rebelle d'un geste décidé, « Napoléon voulait envahir l'Angleterre. Par la voie des airs. Exactement comme Hitler. Tu peux me dire où est la différence ? »

« Mais les Anglais… je veux dire… aux Indes… »

« Ma chère enfant ! » Elle se dresse soudain de tout son mètre cinquante. Ses yeux lancent des éclairs. « Tu es étrangère, mesure tes paroles ! Si tu étais anglaise, alors là j'admettrais qu'aux Indes les Anglais n'ont pas toujours été irréprochables. J'ai vécu là-bas trente-cinq ans durant, je sais cela de première main. Les choses étant ce qu'elles sont, ma chère Amalia, parlons d'autre chose. »

Nous parlons d'autre chose. À satiété.

Mais ça, c'est beaucoup plus tard, lorsque je sais un peu l'anglais.

La nuit est douce, lourde d'effluves. La glycine, les roses thé, les pétunias, un zeste de lac tout proche se conjuguent en un bouquet enivrant. Je suis assise à la vieille table en chêne qui ressemble à celle de James' Mews. Je l'ai achetée aux Puces. J'y ai étalé la nappe brodée sortie tout droit du trousseau de Miss Brown. Mes amis – Jocelyne, André, Julien, Marc – ont voulu savoir ce que j'avais écrit, obstinément, six mois durant.

« Un roman pour Miss Brown, il faut bien qu'il soit en anglais. »

« Et nous, alors ? »

J'ai fini par céder. Je traduis. D'une langue étrangère dans l'autre.

L'histoire que j'ai promis de raconter commence avec notre rencontre.

I

DÉBUT mars.

Point du jour.

Je suis plantée devant la gare Victoria avec ma lourde valise en carton, les yeux pleins de larmes. Mon cerveau ose enfin formuler la question : « Et maintenant ? »

J'ai quatorze ans.

Depuis trois ans, j'ai mis de côté quelques centimes ici et là, parfois quelques francs, pour aller en Amérique. L'attente se prolongeant, j'ai fini par me faire à cette idée : je n'irais qu'à Londres. Et là, pas question de renoncer. Il faut que j'apprenne l'anglais, et vite, si je veux tenir mon programme – être mariée à vingt ans. Avec Gene Kelly, que j'ai vu dans *Chantons sous la pluie.* Il va de soi que Gene Kelly sera exactement le personnage de son film. Pour être remarquée, aimée, épousée, il me faut par conséquent apprendre l'anglais et la danse. Dans cette optique, Londres est une nécessité absolue.

Et me voilà, à quatorze ans, plantée, ou plutôt assise, au point géographique précis qui n'était jusqu'ici qu'un mot magique : Victoria. Ce n'est pas vraiment que je me sois enfuie. Mais ma mère pense que je suis à Venise chez sa sœur, qui n'a

heureusement pas de téléphone. Les gens de l'orphelinat pensent que je suis quelque part avec ma mère. Mon professeur d'anglais – une dame britannique – sait que je vais en Angleterre, elle m'a même aidée, mais elle pense que tout le monde est au courant. Elle a suggéré une école à Plymouth, a écrit pour me présenter, et demandé qu'on m'accepte par amour pour elle, puisque je ne peux pas payer l'écolage. Le pensionnat m'a invitée. Je préfère ne pas m'attarder sur les expédients dont j'ai usé pour faire croire que les lettres que j'écrivais venaient de ma mère.

Ces mensonges, je les considérais aussi légitimes que lorsqu'un anarchiste vole une banque « pour la cause ». Ils sont lourds à porter, maintenant que je suis là.

Oui, je sais, je pourrais continuer ma route et aller à Plymouth. Mais on ne m'y attend pas encore. Et je suis à Londres, patrie du ballet, du Sadler's Wells, de Margot Fonteyn (ma danseuse-étoile préférée, je l'ai vue au cinéma).

Je ne vais pas renoncer juste quand…

« Are you lost, child ? »

Un bobby. Un flic, quoi.

J'ai appris ça dans mon livre d'anglais, deuxième leçon.

Ce bobby-là disait :

« *Good morning Madam, may I be of assistance ?* » (Bonjour Madame, puis-je vous aider ?).

Celui-ci a beau dire. Je ne comprends rien. Après vingt heures d'anglais, je sais quatre phrases : « *Yes please,* » « *No, thank you,* », « *The sun's rays are*

shining on her white teeth » (Les rayons du soleil brillent sur ses dents blanches) et « *How kind of you to let me come* » (C'est très aimable à vous de m'accueillir).

Ce pourrait être un voleur d'enfants. Ai-je l'air d'un enfant ? Peut-être ai-je l'air d'une femme. Ce pourrait être un souteneur, un violeur déguisé en flic. De toute façon, ce regard froid est dangereux.

Ce pourrait même être un vrai flic. Pas moins dangereux pour autant.

Il pourrait m'arrêter.

Je me lève, j'ouvre de grands yeux, produis mon plus beau sourire d'oie blanche :

« Aspetto la mia mamma. »

Le mot *mamma* produit l'effet escompté.

Il dit quelque chose. Je ne comprends pas, et je n'ose pas répondre une de mes quatre phrases.

Je regarde au loin, souris, et dans un grand geste à l'adresse d'un point imaginaire, je crie :

« Mamma, sono qui, aspettami ! »

J'attrape ma valise, souris au bobby et risque un « *Thank you* ».

Je lui montre l'autre côté de la rue, fais encore un geste – on ne sait jamais – et j'y vais.

Il me suit du regard pendant que je traverse, et j'ai la sensation que ces yeux gris pourraient me ramener en Suisse. Puis les voitures passent, il m'oublie. J'espère qu'il m'oublie.

Je ne peux pas rester là. S'il me voyait…

Je marche.

Il y a un métro, je le sais.

Mais comment ?…

Je viens de passer neuf années dans un orphelinat, et vagabonder seule dans une grande ville n'est pas précisément mon fort.

Je marche jusqu'à une bouche de métro.

En fait, j'ai une adresse : Kensington.

Je passe une bonne demi-heure à observer les gens qui achètent leur ticket. Dans leur flot indistinct de paroles, j'attrape un « *Yes* » ou un « *Thank you* » ici et là. Je finis par réaliser qu'ils ne disent qu'un nom.

Il me faut du temps pour découvrir ma propre destination.

Kensington, High Street.

Je traîne ma valise jusqu'au guichet, sors une de mes pièces de monnaie et dis :

« Kensington High Street. »

Il me regarde, sourit, visiblement attendri par mes tresses, et dit quelque chose de gentil. Je risque un :

« Yes please. Kensington High Street. »

« Oh, you mean HIGH STREET *Kensington ? »*

Ah ah. Voilà ce qu'il aurait fallu dire. Je souris.

« Yes please. High Street Kensington. »

« Good. »

Il rit, dit quelque chose, prend ma pièce d'argent et me rend quelques piécettes de cuivre.

Choisir une rame de métro, maintenant.

Avant d'y aller, j'étudie soigneusement la carte.

Ligne jaune ? Ligne verte ? Direction est ? Ouest ?

Une rame entre en gare, je n'arrive pas à lire la destination, et puis le train n'est ni jaune ni vert.

Je ne bouge pas.

La rame suivante.

Et la suivante.

Je reste indécise.

Deux bobbies arrivent sur ma plate-forme. Ils sont probablement en train de rentrer chez eux.

Ne prenons pas de risque.

La prochaine rame devrait…

J'y vais.

Je finis par arriver à Kensington, et même à High Street, qui signifie tout bêtement Grand-Rue. Ma valise pèse une tonne. La dame anglaise qui m'a appris les rudiments de la langue n'est pas chez elle. Je ne comprends pas, il me semble saisir qu'elle a quitté Londres.

Le temps passe, l'après-midi avance et je ne sais pas où je vais passer la nuit. Dans une église, me dis-je.

La nuit ramènera les monstres. Les kidnappeurs. Les souteneurs. Les voleurs. Les violeurs.

Je m'abrite dans une espèce de courette, m'assieds sur ma valise. Elle pèse deux tonnes.

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Personne ne sait où je suis.

Je devrais peut-être aller au Sadler's Wells. Je n'ai jamais dansé un seul pas, que leur dire ? Ils appelleront la police. On me ramènera. On m'enfermera. Le remords me submerge, la solitude. Je pleure.

« Qu'est-ce qu'il y a, petite fille ? »

Je suis en mesure de vous raconter ce qu'elle dit parce que par la suite notre rencontre deviendra une des histoires que nous aimons à nous raconter. Sur le

moment, je ne comprends pas. Elle est toute petite, avec un chignon blanc sur la nuque. Elle a l'air d'avoir cent ans, ou plutôt elle aurait l'air vieux n'étaient-ce une peau exceptionnellement lisse et d'incroyables yeux verts qui ont le lustre et l'éclat de la jeunesse. Elle est vêtue de gris, porte des bas gris et des chaussures à lacets. Ses pieds sont minuscules.

Elle se tient là, droite, une vraie statue de la justice, me mesure du regard. J'ai beau être aussi grande qu'elle, je me sens insignifiante.

« Alors, fillette, qu'est-ce que tu fais là ? »

Serait-ce une voleuse d'enfants ?

« Ne fais confiance à personne, ils se servent parfois de gentilles vieilles dames », ont dit et répété ma mère, ma tante, les bonnes sœurs de l'orphelinat.

« J'attends », dit la voix de la justice, implacable.

Je n'arrive pas à retenir mes larmes.

Si je ne dis rien, elle appellera la police, c'est sûr. Ces neuf dernières années j'ai vécu dans la terreur de la maison de correction, dont je ne savais qu'une chose : elle serait pire (oui, pire !) que l'orphelinat.

« Ne te plains pas, autrement on t'enferme. Sois polie ou tu finiras en prison. Une fille comme il faut ne dit jamais qu'elle a faim. Dis merci quand on te donne. »

Dans cette logique-là, quand quelqu'un vous parle, on répond. Sinon, « ils » appellent la police.

« J'étais si émue que moi aussi j'étais au bord des larmes », dira Miss Brown par la suite. Sur le moment, elle n'a pas l'air plus ému que ça.

Elle attend.

Elle incarne le danger.

Je retiens mes sanglots et balbutie, en français :

« Je ne parle pas l'anglais. »

« Par dieu ! Une Française ! »

Là, je comprends.

« N… non, je ne suis pas française, je suis italienne. » Elle me fixe toujours.

« *Italian* », j'articule dans mon désespoir.

« Ce n'est guère mieux », dit-elle en anglais, et je ne comprends pas, heureusement.

Il fait presque nuit, la ville sent le brouillard. Une odeur qui évoque Milan. Depuis mon enfance c'est la première fois que je hume ce mélange d'humidité, d'échappements, de chauffage au bois et au charbon. Ça me réconforte.

La petite dame fait un pas vers sa porte.

« Viens. »

Ce n'est pas parce que je comprends que je vais y aller. Vous entrez dans une maison et vous disparaissez à tout jamais. Personne ne sachant que je suis à Londres, il faut que je redouble de prudence.

« Viens petite, tu vas prendre froid et moi aussi. Viens, c'est l'heure du thé, viens manger quelque chose. Manger, tu vois ? Et une bonne tasse de thé. »

Je vois très bien.

Et j'ai une de ces faims…

Mais je ne la connais pas.

« *No th… ank… you…* » et je recommence à pleurer. Elle lève les bras au ciel.

« Mon enfant, mon enfant, c'est très bien d'être prudente, mais là tu exagères. »

Des talons résonnent sur les pavés.

« Good evening Miss Brown. »

« Ah, *good evening* Mrs. Roames, vous êtes la personne qu'il nous faut. Pourriez-vous dire à cette jeune personne qui ne parle que le français que j'habite ici ? Elle a des principes, et comme elle ne me connaît pas, elle ne veut pas entrer. »

La nouvelle venue me toise, puis me dit, en français :

« Mais c'est Mademoiselle Brown, elle vit dans cette maison depuis au moins trente ans, nous la connaissons tous. Il ne faut pas être effrayée. D'où venez-vous ? »

« De Suisse. »

« Et vous devez aller chez Miss Brown ? »

Je me décide en un éclair :

« Oui. »

Je n'écoute plus. Miss Brown n'est ni une voleuse d'enfants, ni une maquerelle, elle m'offre le thé et ça fait vingt-quatre heures que je n'ai rien mangé. Je me lève, empoigne ma valise. Je regarde Miss Brown, pour la première fois, droit dans ses fabuleux yeux verts.

Je lève un sourcil interrogateur.

Rien ne remue sinon ses lèvres.

« Par dieu, elle vient ! »

Nous entrons.

La maison est petite. Un séjour, une cuisine, une chambrette à l'arrière. On monte l'escalier raide et exigu. Au premier il y a une petite chambre à coucher, et une pièce remplie de bric-à-brac. Un lit dans un coin, des boîtes en grand nombre, des

objets indéfinis, des monceaux indistincts. La salle de bains est la réplique de celle de mon enfance – une antiquité, disait mon père – avec ses catelles multicolores, son immense lavabo décoré de roses et une de ces baignoires à quatre pieds qui vous font penser à un crocodile. C'est comme si j'étais arrivée chez moi.

C'est à la salle de bains que je retrouve mes esprits.

Il règne dans la maison un désordre subtil qui me rappelle notre maison près de Milan, généralement impeccable, juste avant que nous ne partions en voyage.

À la cuisine, il y a une grande table ronde, recouverte d'une nappe brodée, sale mais superbe.

« Tout ça est un peu poussiéreux », remarque Miss Brown, « mais depuis quelque temps j'ai fait mes adieux à tant de gens que j'ai perdu l'habitude de recevoir. »

Je souris timidement. Je ne comprends toujours pas ce qu'elle dit.

« Assieds-toi, petite. »

Est-ce qu'elle me dit de m'asseoir ?

Elle montre une chaise.

En effet.

Je n'ai jamais bu un thé comme celui-là.

Il ressemblerait plutôt à du café. À l'orphelinat, le « thé » était de l'eau chaude un peu jaunâtre. Il y a des madeleines, une tartine avec un reste de marmelade à l'orange.

Encore une nouveauté.

C'est délicieux.

Les yeux verts m'observent, un regard ferme, scrutateur, pénétrant. Je n'ai rencontré ce regard-là que chez des gardiens et des policiers, et ça n'a jamais rien présagé de bon.

Il faut absolument que je dise quelque chose. C'est le moment.

Je passe en revue mes quatre phrases.

« How nice of you to let me come. »

Les yeux verts verdissent encore.

Une pause.

« QU'EST-CE QUE TU DIS ? »

Raté.

Je suis aux abois. Depuis une heure j'essaie de localiser le téléphone, pour l'arrêter lorsqu'elle voudra appeler la police. J'ai constaté que parler, c'est encore le meilleur moyen d'éloigner les catastrophes, du moins momentanément. J'ai découvert que si j'arrivais à parler, ma parole avait une sorte de pouvoir.

« How… nice… of you… to… let-me-come. »

Elle éclate de rire, fait le tour de la table et m'embrasse.

« Me voilà avec une petite fille italo-française sur les bras, et la seule phrase qu'elle connaît vient tout droit des manuels de bienséance. »

Elle me regarde un instant. Retourne s'asseoir.

« *How nice of you to stay with me.* » (C'est très aimable à vous d'être venue me voir.)

Elle mime, et je comprends ce qu'elle veut dire.

C'est là que je me mets à l'aimer.

Je ne le montre pas.

Dans le monde d'où je viens, manifester ses affections, c'est dangereux. On considère que c'est

vicelard, ou alors on s'en sert pour vous manipuler. Ou les deux. Autant éviter les effusions.

Je ne sais plus comment nous nous y prenons. Nous n'avons plus recours à la voisine, en tout cas.

Où que nous allions, nous emportons un crayon et du papier.

Miss Brown dit par exemple (en anglais) :

« Et si on nettoyait les vitres ? »

Elle mime, je comprends, elle l'écrit et je dois répéter. Après quoi elle écrit ma réponse.

« Bonne idée. Elles sont vraiment sales. »

Et je dois la répéter jusqu'à ce qu'elle soit parfaite. « Avec cette méthode-là j'ai appris l'anglais à mon boy indien, il est devenu ministre depuis. Il m'écrit encore. Tu veux voir ses lettres ? »

Je fais signe que oui.

« Oui, s'il vous plaît Miss Brown, ça m'intéresse. »

Je répète docilement.

Quelques corrections plus tard elle me montre les lettres, les lit, les explique, les analyse, me les fait lire. Elle m'apprend l'anglais du matin au soir. Résultat : en huit jours, avec le secours du peu de latin que nous savons toutes les deux, je la comprends presque parfaitement, et je parle.

Le premier soir, elle a examiné mon passeport.

Elle comprend que je suis une Italienne émigrée en Suisse.

Et le lendemain : « Est-ce que ta mère sait où tu es ? » demande-t-elle toutes les deux heures.

Comment lui expliquer ma mère ? Comment lui dire :

« Ça fait trois ans que je ne l'ai pas vue » ?

« *Yes please* », dis-je à tout hasard.

« Oui, elle sait où je suis. »

« Oui, elle sait où je suis », répété-je docilement. Elle va chercher une feuille de papier, une enveloppe, et ordonne :

« Écris-lui que tu habites chez moi. »

Je la regarde.

« Vas-y : elle ne sait pas que tu es dans cette maison-ci. »

Je continue à la fixer sans rien dire.

« Il faudra avertir l'Immigration, et je commence à penser qu'il faudra aller à la police. »

Ce dernier mot, que je comprends très bien, est celui que je n'ai cessé de craindre.

« Non ! »

« Ah ah… Mais alors tu es vraiment en cavale. »

Elle mime pour que je comprenne.

Je fais un faible oui de la tête. Je suis paralysée de peur. « Si je te garde comme ça, on va se retrouver en taule toutes les deux, tu sais. »

Elle passe en revue le contenu de ma valise. L'ours en peluche. Mes quatre livres : les poèmes de Giuseppe Giusti, *L'Odyssée* en italien, *Le Grand Bal du printemps* de Jacques Prévert avec des photos d'Izis, et *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas. La photo de mon père, un portrait dédicacé : « À mon Amalia chérie, son Papa. »

Comment dit-on mort ?

Je mime une gorge qu'on coupe.

« Il est mort ? »

« Oui. »

Je remime la gorge tranchée.

Elle fronce le sourcil.

« Tu veux dire tué ? Assassiné ? »

« *Assassinato.* Oui. »

« Ma pauvre chérie. »

Cela fait des années que je n'ai pas pleuré pour mon père, mais son ton me touche aux larmes. Mon père a été assassiné pour des raisons politiques qui m'échappent. En l'abattant, ils m'ont un peu tuée aussi. Ma famille s'est désagrégée, on m'a enfermée comme si c'était moi qu'il fallait punir. Aujourd'hui, si je croisais ma mère dans la rue, je ne suis pas certaine que je la reconnaîtrais. Ne pleure pas, Amalia, les larmes c'est dangereux. Quelqu'un pourrait en profiter.

Mais il faut bien dire que cette personne n'a pas l'air dangereux du tout. Elle me fait penser aux bonnes fées des contes – comme celle qui permet à Cendrillon d'aller au bal. Je me dis confusément qu'avec ces yeux-là, elle doit être un lutin déguisé en grand-maman.

Elle finit par trouver la lettre du pensionnat à mon professeur d'anglais : « Nous serons très heureuses d'accueillir votre protégée au début du trimestre d'été, le 10 avril. »

« Le 10 avril ! Mais nous sommes le 5 mars ! Qu'est-ce que tu comptes faire six semaines durant ? Tu n'as que quatorze ans, tu ne peux pas courir la campagne toute seule. »

Je ne comprends rien, mais je devine ce qu'elle dit. Comment dire en anglais : « Je voulais voir Margot Fonteyn ? »

« Et qui plus est, tu as l'air d'avoir dix ans. Douze à tout casser. »

Je me contente d'un sourire muet.

« Tu sais ce qu'on va faire ? On va aller à la poste, voir si cette Madame Willcott a le téléphone. Je suis sûre que oui, à part moi TOUS les Londoniens ont le téléphone. »

Depuis la poste, elle appelle le numéro de Madame Willcott, mon professeur d'anglais. On lui dit qu'elle est à Brighton. Miss Brown appelle Brighton.

J'attends devant la cabine. Elle écoute longtemps, rit de temps à autre. Vers la fin, c'est elle qui parle à n'en plus finir. Je prie qu'elles ne soient pas en train d'organiser mon retour en Suisse. Elle ouvre la porte et me fait signe, sans arrêter de parler :

« Oui… oui… certainement. Avec plaisir… »

Et à moi :

« Dis bonjour à Madame Willcott. »

« Allô Madame Willcott ? »

« Amalia, c'est bien toi ? »

« Oui, Madame Willcott. »

« Qu'est-ce que je portais le jour de notre dernière leçon d'anglais ? »

Je le lui dis.

« C'est vraiment toi, Amalia. Bon dieu de bon dieu, est-ce que quelqu'un sait que tu es à Londres ? »

Autant lui dire les choses comme elles sont.

« Non, personne. J'ai écrit à ma mère pour lui dire que j'étais à Venise chez Tante Rita. »

« Bon, je vais avertir Rita. »

Ma tante Rita a travaillé trois ans à Lausanne, elle tenait la maison de Madame Willcott. Je ne savais jamais où était ma mère, et Rita était ma seule chance de sortir de l'orphelinat deux week-ends par mois. Elle venait régulièrement me chercher. C'est une femme bourrue, qui m'aime mais ne le montre pas, déteste qu'on l'embrasse et n'embrasse guère. Elle desserre rarement les dents. Sa plus grande vertu à mes yeux a toujours été sa fidélité. Rita – contrairement à ma mère dont elle est pourtant la sœur jumelle – est le genre de personne qui parle peu. Mais elle se ferait tuer pour vous. Cela va – littéralement – sans dire. J'ai toujours attribué sa brusquerie au fait qu'elle a eu quatre fils avec un joueur de football, Pino Orlando, homme massif qui a eu son heure de célébrité ; il est toujours estimé comme entraîneur de footballeurs. Je n'ai jamais entendu Oncle Pino dire un mot en dehors du stade, où il gueule ordres et conseils aux champions en herbe en un flot ininterrompu de neuf heures du matin à six heures de l'après-midi. Après quoi il a, j'imagine, épuisé sa réserve de mots pour la journée.

Ces parents avares en paroles n'empêchent pas mes cousins – il en reste trois, le quatrième a été tué dans une bagarre – d'être de gais lurons, leur seul défaut de mon point de vue étant qu'ils sont de dix à quinze ans mes aînés. Aucun d'entre eux n'a été joueur de football. Le cadet, Riccardo, le seul intellectuel de la famille Orlando, travaille dur à ses études de médecine (d'où les trois années de Rita en Suisse – « C'est cher de produire un docteur »). L'aîné est policier et l'autre comptable. Je les aime beaucoup,

spécialement Riccardo, le seul avec qui j'ai vraiment parlé. C'est lui qui m'a donné l'idée de l'Angleterre.

Rita ne dit jamais rien contre sa sœur ; du coup je pense que ce que ma mère fait doit répondre à une nécessité, je ne lui adresse jamais de reproche non plus.

Voilà pourquoi l'idée que Madame Willcott va parler à Rita me soulage.

« Tu n'oublieras pas d'aller à l'école pour le 10 avril, n'est-ce pas ? »

« Non, Madame Willcott. »

« Cette Miss Brown m'a l'air très gentil. Je pense que tu seras bien chez elle. Prends note de mon numéro de téléphone. On ne sait jamais. »

Elle me le donne, je le mémorise.

« Tu as de l'argent ? »

« Oui, j'ai l'argent des prix d'excellence. Presque quatre cents francs. »

« Quarante livres ! Dans ce pays, tu peux manger pendant un bout de temps, avec quarante livres. Ne gaspille pas. Je t'appelle aussitôt rentrée à Londres, d'accord ? »

« D'accord. »

« Ne fais pas de bêtises, petite folle. »

« Non, Madame Willcott. »

« Je devrais être fâchée avec toi, mais je dois dire que tu as été courageuse. »

« Pas du tout. Je n'ai même pas pensé au courage. »

« Le vrai courage, c'est un peu ça. Bon, pas de bêtises et tu restes où tu es jusqu'à mon retour. Au revoir. »

« Au revoir, Madame Willcott. »

Nous revenons à St. James' Mews (les mews sont des cours sur lesquelles donnent ce qui était autrefois les communs et les écuries des maisons qui les entourent ; ils ont été transformés en habitations ; on y trouve parfois des maisonnettes construites en tant que telles, comme celle de Miss Brown, James' Mews n'étant un mew typique que d'un côté). En route, Miss Brown me lance des coups d'œil inquisiteurs.

« Un génie précoce, voilà ce que j'ai sur les bras », marmonne-t-elle.

Je la regarde avec un sourire idiot. Je ne comprends pas. Pour l'instant, cela vaut sans doute mieux.

II

C'EST ce jour-là, me semble-t-il, que nous nous mettons à nettoyer. Miss Brown dispose d'un langage corporel particulièrement expressif : je comprends sans peine ce qu'elle veut. Nous commençons par la chambre d'hôte, qui devient la mienne, et finissons par la cuisine.

J'ai horreur du ménage.

À l'orphelinat, j'ai lavé des montagnes d'assiettes dans l'eau froide et grasse, j'ai fait d'innombrables lits, j'ai balayé des kilomètres de planchers. Mais c'était contrainte et forcée, sous les ordres de gens que je haïssais. Pour quelqu'un qui n'a pas appelé la police, je ferais n'importe quoi.

Je grimpe aux échelles, porte des objets lourds, traîne des meubles, suspends des rideaux propres, roule des tapis que je sors et bats, trempe puis lave nappes, serviettes, draps. J'amidonne, je repasse.

Cela me fait penser à un des quelques films que j'ai vus : une femme dont le fiancé n'est pas venu la chercher le jour de leur mariage – parce qu'il est mort ou parce qu'il l'a quittée, je ne sais plus. Elle continue à vivre comme s'il allait arriver d'un instant à l'autre, laisse la table mise, porte sa robe de mariée tous les jours. Lorsque quelqu'un vient la voir vingt ans plus tard, tout est couvert de poussière, elle vit

encore sans avoir vécu. Chez Miss Brown la couche de poussière n'est pas épaisse – mais j'ai comme la sensation qu'elle a abdiqué.

Les meubles sont différents de ceux que j'ai connus jusqu'ici. Des lignes simples, des couleurs discrètes. Je suis habituée aux intérieurs surchargés. À part la pièce où elle met son bric-à-brac, la maison de Miss Brown est à peine meublée. Les tapis en soie de Perse vous coupent le souffle, certains datent de plus d'un siècle. Ce n'est pas leur valeur qui me frappe. C'est leur beauté.

La vaisselle. L'argenterie. Les tableaux.

Tout est massif, antique, rare. Un monde d'harmonie. Dans la maison, il n'y a pas d'appareils électriques, tout comme il n'y a pas de téléphone. Au bout de quelques jours je découvre une radio dans un coin du bric-à-brac. Un peu croassante, mais en parfait état de marche.

« Elle a mal à la gorge », dis-je à Miss Brown, toute contente de pouvoir exprimer la chose en anglais.

J'abats le gros de la besogne. Miss Brown dirige, organise, prépare les repas, fait de petits travaux.

Je transporte, je frotte, polis, grimpe, range, suspends, chasse les toiles d'araignée.

Moi qui hais les travaux ménagers.

Et tout ça sans jamais cesser de chanter.

Les voisins commentent en passant.

« Elle est gentille, votre jeune fille, Miss Brown », remarque Mrs. Roames.

« C'est vrai. »

« Une vraie petite femme. »

Ça me fait grincer des dents. Si être « une vraie petite femme » ça signifie nettoyer, je ne veux pas en entendre parler.

La maison finit par resplendir.

Nous voici assises au salon, sirotant une boisson que Miss Brown appelle « vin de roses ».

« Il faut un million de pétales pour en faire une bouteille. Un million de pétales, tu te rends compte ? »

Elle rêve un instant, reprend.

« Bien entendu, il faut disposer de cent esclaves. Je n'achèterais jamais du vin de roses. »

« Mais… »

« Cette bouteille traîne dans la maison depuis des années, et comme c'était ou ça ou de l'eau, je me suis dit que c'était une bonne occasion pour porter un toast avec cette boisson que j'ai toujours refusé d'avaler. De toute façon, quelle importance ? Et pour trinquer avec l'Honorable Fitzwilliams, c'est la meilleure des choses. Les esclaves ne l'auraient pas dérangé, lui. »

Du coup, je remarque que je n'ai encore rien dit de William Charles Fitzwilliams.

Au salon, son portrait est la seule chose qui détonne.

Contrairement à la sobriété qui l'entoure, le tableau est presque criard. Il doit mesurer un mètre de haut, et il est entouré d'un grand cadre doré. Monsieur Fitzwilliams est en uniforme d'apparat : veste rouge, épée au côté, galons dorés partout. Il est blond, il a des yeux gris-bleu qui vous regardent fixement et une superbe moustache

longue et soyeuse. Ses chaussures – je veux dire ses bottes – reluisent comme de l'or noir. Il doit être grand : la mariée suspendue à son bras ne lui arrive pas à l'épaule. Elle porte un voile blanc, elle est perdue dans les plis d'une robe brodée. Elle n'a pas l'air aussi imposant que lui. Elle aussi vous regarde droit dans les yeux, mais ses yeux verts ne tiennent pas à prouver leur franchise. Elle regarde vraiment, et le peintre a su rendre l'essence de ce regard.

On devine des cheveux roux sous le voile.

Miss Brown montre le tableau d'un geste.

« Monsieur Fitzwilliams est le roi de l'étiquette. On le consulte, il conseille. C'est un type très bien, notre Monsieur Fitzwilliams. Il a même su saisir le meilleur moment pour mourir. Ce n'est pas comme moi, toujours là à embarrasser tout le monde. »

Nous hésitons devant deux rideaux, merveilleusement brodés (je n'ai jamais vu autant de broderies à la fois), blancs comme neige, fraîchement amidonnés.

« Lequel de ces rideaux suspendrons-nous au salon, lequel dans ta chambre, Amalia ? »

Je commence à très bien la comprendre, mais m'exprimer c'est une autre affaire. D'un doigt incertain, je montre l'un des rideaux et l'une des fenêtres, mais si timidement que ça ne la convainc pas.

« Tu crois, Amalia chérie ? Dans ce cas-là, dis-le. Je crois que ce rideau serait parfait au salon. »

Je m'exécute.

« Tu es sûre, ma chérie ? Je ne sais pas… »

Soudain elle s'illumine :

« Si, je sais. Posons la question à Monsieur Fitzwilliams. »

Toutes voiles dehors, elle me remorque jusqu'au salon.

« Allô Will ! Je te présente ma jeune amie, Amalia Gasparini. Elle pense que le rideau le plus lourd serait mieux dans sa chambre, et que le rideau plus léger serait mieux ici. Qu'en dis-tu ? »

Silence.

Elle le fixe.

« Ah bon », finit-elle par s'exclamer. « Franchement, Will, c'est très raisonnable. »

Elle se tourne vers moi :

« Monsieur Fitzwilliams est de ton avis. Il pense que le rideau plus lourd empêchera les voisins de voir dans ta chambre, tandis que devant le salon il n'y a que le pré et le mur. »

J'acquiesce vigoureusement.

« Tu es d'accord avec ses arguments ? »

« Je suis d'accord. »

« Très bien. Très très raisonnable. »

Ce soir, pour la première fois depuis mon arrivée, nous sommes installées au salon pour y passer la soirée. Avec notre vin de roses.

Elle porte un toast.

« Monsieur Fitzwilliams, je bois à une maison impeccable, et j'espère que vous ne serez pas fâché que je renvoie à plus tard les projets que nous avions formés précédemment. »

Je ne suis pas sûre de comprendre ce qu'elle dit. Je ne vois que son regard triomphant, qui contredit le fait qu'elle paraît s'excuser.

Elle se tourne vers moi

« J'ai passé ma vie à le décevoir, il n'en est sûrement pas à une déception près. »

« Le décevoir ? ? ? »

« Décevoir… Laisser tomber… Tu vois ? »

Je ne vois pas. C'est la première fois que j'entends *disappoint*, le mot anglais pour « décevoir ».

« Je ne comprends pas *disappoint* », dis-je lentement.

Elle réfléchit.

« Est-ce qu'on dit *deludere* ? »

« Ah, oui, *deludere*. Décevoir. Vous décevez lui ? »

« Je l'AI déçu. »

« Vous l'avez déçu ? »

« Oui, je l'ai déçu toute sa vie, le pauvre homme, jusqu'à ce qu'il ait eu la présence d'esprit d'aller se faire tuer dans une de ces sanglantes guerres coloniales. »

« *Please*, Miss Brown, qui est… la… la dame ? »

« La dame ? Oh, tu veux dire la demoiselle ? »

« Oui, la demoiselle ? »

« Eh bien quoi, où as-tu les yeux ? C'est moi ! »

« Vous ? ? ? »

J'ai de la peine à le croire. Bien sûr, il y a les yeux. Mais ils sont tellement moins malicieux que maintenant… et puis la robe…

« Votre… mari ? Vous êtes Madame Brown ? »

« Mais non, pas du tout, ce n'était pas mon mari, je n'étais pas sa femme. Nous étions fiancés. »

Elle mime les bagues, se lève, sort, revient avec un magnifique diamant, si gros que je commence

par penser que c'est du toc. Elle montre la même bague sur le tableau, la main gauche de la femme couvre son ventre, elle est bien en vue, et le diamant luit presque autant que les bottes de Monsieur Fitzwilliams.

Je ne décrirai pas tous les trucs que nous employons pour nous comprendre, je m'en tiendrai à la conversation elle-même.

« Je pose dans la robe de fiançailles qui avait appartenu à ma mère, à ma grand-mère et à mon arrière-grand-mère. Si j'avais eu une vie tranquille, si j'étais restée dans la maison familiale, ce tableau serait suspendu près des autres, et il y en aurait un du même genre pour ma fille, pour ma petite-fille. Tu sais pourquoi je l'ai gardé ? »

« Non. »

« Pour me souvenir. Pour contrôler mes folles impulsions. Il y a deux femmes en moi. Chacune d'entre elles a eu son homme. La jeune fille anglaise de bonne famille était fiancée avec William Charles Fitzwilliams, officier dans les armées de Sa Majesté la Reine Victoria. "Ce sera un grand honneur pour moi que d'être uni à une dame qui porte le nom de ma Reine", eh oui, c'est comme ça qu'il parlait. Quand il a demandé ma main, j'avais vingt ans et je le trouvais très romantique. »

« Vous viviez à Londres ? »

« J'habitais à la campagne, ma chérie, la plupart du temps. Mais nous venions souvent à Londres. Je vivais dans le Kent, dans une maison avec un parc, une allée de chênes, une grille avec un gardien – tout quoi. J'avais ma femme de chambre. Ma

femme de chambre ! Parfois je me dis que ce n'est pas à moi que tout cela est arrivé. Et cela ne m'est peut-être pas vraiment arrivé. J'étais une autre. De par sa naissance, Victoria Elisabeth Brown était supérieure à Jane Mary Coalstone. Il a fallu des heures à Georges pour me faire changer d'avis. »

Après deux ou trois jours, j'ai découvert qu'il y avait peut-être un moyen facile d'apprendre l'anglais. J'applique la méthode dont j'ai fait usage à l'école toutes ces années. J'ouvre les vannes de la mémoire et j'enregistre ce que j'entends sans me poser de questions. Plus tard, j'y repense. S'il y a quelque chose que je ne comprends pas, je peux le répéter, demander des explications. C'est un truc très utile – pas nécessaire de se tuer à la tâche.

Mais avec l'anglais, il y a des choses qui m'échappent, et c'est ainsi que, ce soir-là, je néglige l'allusion à Georges. Ce n'est pas que je l'oublie. Mais je me dis sans doute que c'était un lapsus et que ce qu'elle avait voulu dire c'était « Will ».

Ou alors est-ce que, toute à mes idées reçues, et bien qu'elle ait déjà parlé de deux hommes, je préfère me créer une image de l'éternel amour.

Je n'ai que quatorze ans, après tout.

« Vous avez des frères, des sœurs ? »

« Parfaitement. J'avais une sœur, Charlotte Emily, et deux frères, John Gerald et Charles Morgan. Tu les aurais sans doute trouvés antipathiques. Et je doute qu'ils t'auraient, eux, trouvée sympathique. Si tu avais atterri devant leur porte, ils auraient lâché les chiens. Charlotte… Charlotte, c'était une autre histoire. Elle était de douze ans

mon aînée et elle est morte alors que j'avais… neuf ans. Non, dix. Ce n'est que cinquante ans plus tard – cinquante, tu te rends compte – que j'ai appris qu'elle s'était suicidée parce qu'elle était enceinte ! Et mes chers frères étaient fiers qu'elle ait eu la sagesse de mourir plutôt que de déshonorer la famille. LA SAGESSE ! Quand Charles a dit ça à la table dominicale, j'ai pensé avoir mal compris. J'ai dit : " Qu'est-ce que tu viens de dire, exactement ? " Il a été très aimable, il a répété son histoire. Elle était amoureuse du jardinier, ou de quelqu'un dans le genre, je ne l'ai jamais su exactement parce qu'entre-temps tout le monde était vieux ou mort, et il n'y avait pas moyen de faire parler mes crétins de frères. " Ce ne sont pas des choses dignes des oreilles d'une dame " qu'ils m'ont dit. J'avais soixante ans ! »

« Excusez-moi, Miss Brown, " enceinte " qu'est-ce que c'est ? »

« Eh bien c'est… un bébé, tu vois ? »

Elle mime.

« Ah ! Elle était mariée ? »

« N… non… pas vraiment. Amalia chérie parlons d'autre chose, veux-tu ? Restons-en à Monsieur Fitzwilliams, avec une jeune dame comme toi c'est la meilleure des choses. »

Pendant toutes ces explications, elle a joué distraitement avec son diamant. Maintenant, elle le regarde.

« C'est la bague de fiançailles que Monsieur Fitzwilliams m'a rapportée d'Afrique du Sud. Quatorze carats de diamant pur et sans défaut. Tu ne diras rien à personne, n'est-ce pas ? »

« Je ne comprends pas. »

« Je veux dire que le diamant, c'est un secret. Un secret, tu comprends ? »

Je fais un signe d'assentiment.

« Très bien. Tout le monde pense que je l'ai vendu ou rendu aux Fitzwilliams, mais je n'y ai jamais songé. Ce n'était pas un bijou de famille, William a acheté la pierre et la bague a été faite exprès pour moi. Je me demande si je ne vais pas le vendre, maintenant. Mais on n'en parle à personne. Si quelqu'un savait qu'il y a un objet aussi précieux dans la maison, on pourrait vouloir nous voler. Et à notre époque, les voleurs ne sont plus des gentlemen. »

Je tente de comprendre depuis des heures. Mes yeux se ferment.

« Va te coucher, ma petite. »

Je me lève, prends les verres, je vais jusqu'à la porte, me tourne, ouvre la bouche et me sens rougir.

« Qu'est-ce qu'il y a, Amalia ? »

J'essaie, mais ça ne vient pas.

« Quelque chose d'important ? »

Je fais signe que oui.

« Alors vas-y. »

« S… S'il vous ppplaît, Miss Brown, vous viendrez me dire bbbb… bonne nuit lorsque je serai au lit ? »

Mes larmes giclent malgré les ordres que je leur donne. Elle me regarde, si stupéfaite qu'elle en oublie de me corriger.

« Mais bien entendu, Amalia chérie », finit-elle par dire.

Un peu plus tard, penchée sur moi, elle me regarde pensivement.

« Quand es-tu née ? En quelle année ? »

« 1940. »

« Je suis née en 1871, ce qui fait de moi… ta grand-mère, je pense. Peut-être même ton arrière-grand-mère. J'avoue que c'est un sentiment étrange que d'être une arrière-grand-mère, tout d'un coup, sans jamais avoir été mère. Tout à l'heure, j'ai oublié ta jeunesse… »

Elle m'embrasse sur le front et je n'ose pas lui rendre son baiser. Je ne saurais où le poser, et de toute évidence elle ne s'y attend pas.

Être une bonne grand-mère, c'est aussi une chose qui s'apprend.